Nouvelle Chauve Souris à l’Opéra de Tours



Tours, Opéra. Johann Strauss II : La Chauve Souris. Les 27,28,30, 31 décembre 2014. Fêtez la fin 2014 avec La Chauve Souris de Johann Strauss fils : la finesse des situations répond ici au raffinement d’une partition orchestrale totalement enivrante et pétillante comme une flûte de champagne. Au départ, il s’agit d’une vengeance, celle de Falke qui ridiculisé par Eisenstein : – il fut obligé de traverser toute la ville habillé en chauve souris avec un bec jaune -, invite son « ami » devenu cible au bal du prince Orlofsky : Eisenstein croit y séduire de nouvelles sirènes (alors qu’il est marié à Rosalinde) mais il tombera dans un piège dévoilant sa nature infidèle.

Fêtez le passage 2014-2015 à l’Opéra de Tours

La Chauve souris, joyau de Johann Strauss II



Sa propre épouse grimée en princesse hongroise se laisse séduire par lui et accepte qu'il lui offre sa montre : un objet qui permettra à la jeune femme de démontrer l'infidélité crasse de son mari… Au terme d'un soirée grisante où l'on change d'identité comme de partenaires, où la soubrette Adèle (servante des Eisenstein) s'émancipe en actrice délurée (Olga)-, Falke et son parieur Orlofsky rient d'Eisenstein copieusement ridiculisé mais trompé finalement en un dernier chœur où l'ivresse et l'insouciance collective apportent une conclusion apparemment festive et apaisée. Pourtant rien n'est résolu… Malgré la réjouissance affichée et la réconciliation des amis, Rosalinde est plus que jamais désireuse de divorcer de son époux volage.



Rien n'égale le double jeu, les apparences trompeuses, l'ambivalence d'une partition d'une séduction infinie. Au cœur de la réussite de La Chauve Souris, se déploie le génie mélodique et orchestral de Johann Strauss, heureux rival de son père, et qui ne reconnaissait qu'un seul maître : son propre frère, Josef dont on s'obstine à écarter toujours valses et poèmes symphoniques. Le roi de la valse, Johann II, a toujours reconnu la supériorité du génie de son cadet Josef, alors que ce dernier aurait préféré s'adonner à la recherche et l'ingénierie. Quoiqu'il en soit de la valeur de Johann II ou de Josef, La Chauve Souris est une opérette parmi les mieux écrites de tout le répertoire lyrique ; sous sa sémillante légèreté se cachent des joyaux d'élégance et de raffinement. Une comédie ciselée qui n'a jamais perdu de son charme ni de sa profondeur depuis sa création en avril 1874 à Vienne. Toute nouvelle production de La Chauve Souris offre une immersion dans l'ivresse musicale la plus exquise. Gageons que cette promesse se réalise particulièrement à l'Opéra de Tours en

décembre 2014…





Johann Strauss II
Die fledermaus, La Chauve Souris
Opérette viennoise en 3 actes, livret de Richard Genée
Création à Vienne, Theater an der Wien, le 5 avril 1874
Edition Bärenreiter (édition critique) – Chantée en Allemand, dialogues en français, surtitré en français

Tarifs : série E (de 7€ à 65€) le 31/12/2014 : série E+ (de 7€ à 70€)
Réservations : 02 47 60 20 20 / www.operadetours.fr

4 représentations à Tours :

Samedi 27 décembre, 20h
Dimanche 28 décembre, 15h
Mardi 30 décembre, 20h
Mercredi 31 décembre, 20h

Orchestre Symphonique Région Centre – Tours
Chœurs de l’Opéra de Tours
(Direction : Emmanuel Trenque)

Nouvelle co-production Opéra de Tours, Opéra de Reims, Art musical et Opéra Théâtre Grand Avignon

Avec le soutien exceptionnel de l’Association des Amis du Centre Lyrique de Tours, à l’occasion de ses soixante ans

Direction : **Jean-Yves Ossonce**
Mise en scène : **Jacques Duparc**
Décors Christophe Vallaux et Art musical Costumes, accessoires : Art musical Lumières : Marc Delamézière

Rosalinde : Mireille Delunsch
Adele : Vannina Santoni
Prince Orlofsky : Aude Extremo
Gabriel von Eisenstein : Didier Henry
Dr Falke : Michal Partyka*
Franck : Frédéric Goncalves*
Frosch : Jacques Duparc
Alfred : Eric Huchet
Dr Blind : Jacques Lemaire

* *Débuts à l’Opéra de Tours*



Illustration : une scène à l’Opéra par Jean Béraud, 1889. Une soirée, 1878 (DR)

Les Caprices de Marianne

d’Henri Sauguet

Tours, Opéra. Sauguet : Les Caprices de Marianne. Les 13, 15 et 17 février 2015*. Oriol Tomas, mise en scène. Claude Schnitzler, direction. Théâtre des passions et des sentiments contrastés, l’opéra d’Henri Sauguet (1901-1989), créé en 1954, marque les esprits par sa langue ciselée, dévoilant en contrastes soulignés, les vertiges du cœur. Souffrance, jalousie, voire folie, les protagonistes de la comédie qui est aussi un drame tragique, suivent l’intrigue de la pièce originelle de Musset (1833). L’auteur lui-même en couple avec George Sand, impétueuse maîtresse, connut les affres de la passion amoureuse digne de ses héros fictionnels.*



L’œuvre a été créée au festival d’Aix en Provence. Inspirée de Musset, elle permet aux classes et leurs professeurs d’approfondir un travail spécifique sur l’adaptation des oeuvres littéraires à l’opéra. En l’occurrence il s’agit de voir comment le librettiste de Sauguet, Jean-Pierre Grédy, a adapté le texte de Musset pour la scène lyrique. Sauguet fut un habitué de ce genre de transposition : La Contrebasse d’après Tchekov (livret de Henri Troyat), La Chartreuse de Parme d’après Stendhal créé à l’Opéra de paris, puis La Gageure imprévue d’après Sedaine en 1943, précède l’expérience des Caprices. Suivra encore en 1978, Boule de suif d’après Maupassant… Comment expliquer la mise à l’écart dont souffre toujours Sauguet, comme Honegger ou Milhaud ? La résurrection des Caprices met en valeur l’efficacité d’une écriture dramatique, polytonale, d’une superbe concision harmonique sachant caractériser chacune des très nombreux épisodes de l’action. Le travail des répétiteurs dès les premières

sessions se concentrent sur l'articulation du français, un élément clé de l'opéra à cette époque.

A quoi sert la mort de Cœlio ?



La tension dramatique s'inscrit dans les choix scéniques du metteur en scène : imaginé dans le texte originel de Musset « sous le règne de François Ier », le drame s'inscrit dans cette nouvelle production à Naples, la menace du Vésuve, élément sourd et permanent qui annonce la mort de Cœlio, ce jeune homme amoureux qui n'a de cesse de conquérir le cœur de Marianne : l'indice tragique y colore jusqu'à la fin cet opéra du drame amoureux. Allusivement, c'est une guerre politique et sociétale qui se joue, un conflit de générations et d'esthétiques : les vieux bourgeois détenteurs du pouvoir contre la jeunesse rebelle et romantique… Le décor reproduit pour partie la fameuse galerie urbaine et bourgeoise Umberto I à Naples : formidable parabole du carcan social qui recouvre et étouffe avec son dôme en verre. La perspective accentué évoque aussi le labyrinthe du théâtre Olympique de Vicence et ses dédales impossibles où se perd la raison des héros. Ici règne le soupçon délirant et la jalousie criminelle, ceux de l'époux de Marianne (le juge Claudio) qui sent tout autour de la maison conjugale, une épouvantable et pourtant irrépressible « odeur d'amants ». Le ton est donné. Il est vrai que Cœlio entreprend divers stratagème pour séduire la

belle Marianne, utilisant tour à tour la vieille Ciuta, puis surtout le cousin du juge, Octave, dépravé libertin auquel Marianne finira par faire quelques avances… Au final, à quoi sert l'amour non partagé de Cœlio pour Marianne ? Car celle-ci lui préfère le cœur d'Octave. Musset ajoute à la tragédie, le poison du cynisme. En Cœlio, il faut avoir ce héros romantique que sa jeunesse et ses aspirations rendent décalé, un inadapté dans le monde réel. Si Marianne est froide et indifférente, seul Octave son ami, renonce à l'amour de Marianne ça dil ne veut pas trahir son ami. La verve et les délices de la langue imaginé par Musset, transcrits dans l'opéra de Sauguet concernent surtout les confrontations entre Marianne et Octave chez qui bouillonnent et tempêtent des sentiments contradictoires mais qu'unit un vrai sentiment amoureux, avoué ou refoulé.

Qu'en sera-t-il sur les planches des théâtres accueillant la production ? Réponses à travers les différentes dates de la tournée, en France et en Suisse. **A l'Opéra de Tours, pour 3 dates : les 23, 15 et 17 février 2015.**



La production en tournée en France, est portée par les jeunes chanteurs lauréats des auditions organisées par le Centre Français de Promotion Lyrique, avec une équipe de production canadienne. Saluons l'initiative qui permet de défendre une perle lyrique française méconnue, de la faire connaître d'un large public en la programmant dans une dizaine de théâtres d'opéra : au total 14 salles françaises accueillent la production. Soit 40 représentations jusqu'en 2016 (deux distributions en alternance). Avant Les Caprices de Marianne, le CFPL avait inauguré un tel projet lyrique collégial avec le Voyage à Reims de Rossini en 2009-2010.

Les Caprices de Marianne à l'Opéra de Tours
les 13, 15 et 17 février 2015

Opéra-comique en deux actes

Livret de Jean-Pierre Grédy, d'après la pièce d'Alfred de Musset

Création le 20 juillet 1954 à Aix-en-Provence

Direction : **Claude Schnitzler**
Mise en scène : Oriol Tomas
Assistant mise en scène : Emilie Martel
Décors : Patricia Ruel *
Costumes : Laurence Mongeau
Lumières : Etienne Boucher *

Marianne : Zuzana Markova *
Hermia : Sarah Laulan *
Octave : Philippe-Nicolas Martin *
Coelio : François Rougier *
Claudio : Norman Patzke *
Tibia : Raphaël Bremard
L'aubergiste : Jean-Christophe Born *
Le chanteur de sérénade : Guillaume Andrieux *
La Duègne : Julien Brean *

Orchestre Symphonique Région Centre-Tours
Présenté en français, surtitré en français

* débuts à l'Opéra de Tours

En savoir + sur Henri Sauguet

Illustration : Autoportrait d'Edgar Degas : Cœlio, le portrait

du jeune héros romantique, sacrifié dans le drame de Musset.

Die Tote Statdt, La ville morte de Korngold à Nantes



Nantes, Opéra Graslin. Korngold : Die Tote Stadt : 8>17 mars 2015. D'après l'adaptation (Le Mirage) que Georges Rodenbach conçoit d'après Bruges la morte, **Korngold fait créer son opéra simultanément à Cologne et Hambourg, le 4 décembre 1920.** Le chef d'oeuvre d'un compositeur de 23 ans. La brume vaporeuse de Bruges est le lieu où se réfugie Paul. Le jeune homme veuf y pleure en un rituel mortifère la perte de celle qu'il a aimée. Dans ce monde irréel, paraît soudain le fantasme de l'aimée, plus vivante que sa bien-aimée, plus fascinante que son souvenir. Au labyrinthe des apparences et des illusions, – vertiges qui précipitent la conscience déjà détruite de Paul, répond la riche et flamboyante texture de l'orchestre conçu par Korngold. Onirisme, cauchemar… trouble psychique ou quête spirituelle, l'itinéraire de Paul vacille constamment entre espoir et désillusion, passion ressuscitée et dépression… Dans La ville morte, le compositeur, d'un romantisme virtuose, interroge la forme même de l'opéra en tant que fabrique du rêve et de l'enchantement. Mais ici, l'illusion lyrique confine aux visions les plus envoûtantes voire déconcertantes. Proche du texte du poète symboliste belge, Georges Rodenbach,

l’opéra Die Tote Stadt suit fidèlement l’ambiance évanescente de Bruges la morte (1892). En déplaçant le lieu des illusions, – d’un cerveau malade et inconsolable jusqu’à la célébration d’une ville entière, nouveau théâtre des apparitions, l’ouvrage atteint une nouvelle poétique, suggestive, allusive, propice à la surprise à à la révélation.

Avant de mourir, Rodenbach adapte son roman en pièce de théâtre dès 1900. C’est à partir de cette adaptation que les Korngold, père et fils, mettent en musique entre 1917 et 1920, la trame d’un drame psychologique et fantastique qui envoûte par sa finesse poétique, sa couleur surnaturelle et miroitante.



Korngold est formé à la musique par son père Julius, critique musical. A Vienne, l’enfant prodige suscite l’admiration de Gustav Mahler alors directeur de l’Opéra. Fuyant le nazisme, Korngold compose ensuite pour Hollywood (à partir e 1936) les musiques de films de la Warner Bross où perce Errol Flynn (Les Aventures de Robin des Bois de 1938, Capitaine Blood, La Vie privée d’Élisabeth d’Angleterre, L’Aigle des mers de 1940…). Au total, 18 musiques de film verront le jour dont deux remporteront un oscar (Anthony Adverse et Robin des Bois).

Dans La Ville Morte, le jeune Erich Wolfgang approfondit encore sa sensibilité dramatique d’essence fantastique, amorcée avant dès 1914 dans son ouvrage Violanta. La Ville morte reste l’opéra le plus joué en Europe dans les années 1920 : tous les chefs d’envergure (Szell, Schalk, Klemperer, Knappertsbusch) souhaitent se confronter à un opéra intensément dramatique et onirique, qui exige surtout un orchestre spectaculaire citant Strauss, Mahler, Wagner… La Ville morte s’inscrit naturellement dans la programmation inaugurale du premier festival de Salzbourg de l’été 1922. De retour à Vienne en 1949, Korngold tente vainement de reprendre sa place comme compositeur adulé : l’échec de sa Symphonie en

fa dièse (composée en Autriche : un autre chef d'oeuvre méconnu) refroidit ses ardeurs : le goût du public a changé et le compositeur regagne les States, à Hollywood, dès 1955, où il s'éteint en 1957 (Toluca Lake).

Angers Nantes Opéra



Erich Wolfgang Korngold : Die Tote Stadt : La Ville Morte

Production créée à Nancy le 9 mai 2010

Thomas Rösner, direction
Philipp Himmelmann, mise en scène

Daniel Kirch, *Paul*
Helena Juntunen, *Marietta*
Allen Boxer, *Frank*
Maria Riccarda Wesseling, *Brigitta*
Elisa Cenni, *Juliette*
Albane Carrère, *Lucienne*
Alexander Sprague, *Victorin* et *Gaston*
John Chest, *Fritz*
Rémy Mathieu, *Le Comte Albert*

Nantes, Théâtre Graslin : les 8, 10, 13, 15 (14h30), 17 mars 2015 à 20h.

Réserver votre place

À propos de *La Ville morte*

Conférence du Club Graslin Opéra. **Présentation du compositeur Erich Wolfgang Korngold et de son œuvre par Alain Perroux**, *musicologue*

Théâtre Graslin de Nantes
Lundi 23 février 2015 *à 20h*
Entrée gratuite
Visiter le site d'Angers Nantes Opéra :

http://www.angers-nantes-opera.com

résumé de l'intrigue



Le veuvage de Paul. A Bruges au cœur des canaux stagnants, Paul (ténor), veuf inconsolable, se désespère après la perte de son épouse Marie. Les remontrances de son ami Franck (baryton) et de sa femme de chambre (Brigitta, mezzo soprano) n'y font rien. Son illusion redouble quand une danseuse venue le voir, Marietta (soprano) semble ressusciter l'image de Marie : elle chante la même chanson que fredonnait la défunte : « *Glück, das mir verblied* »…

Le délire onirique de Paul. Puis l'action plonge dans la psyché du veuf délirant : de la fin du Ier acte au milieu du IIIème, le drame se précipite dans imagination de Paul. Franck y paraît en amant de Marietta, puis Marietta et ses amis réalisent une représentation théâtrale et caricaturale, à laquelle succèdent une procession cauchemardesque, la profanation des souvenirs de Marie par Marietta, enfin le meurtre de Marietta par Paul en étouffant la danseuse exubérante avec les tresses de Marie.

C’est une transe à valeur cathartique qui permet in fine au veuf de faire son deuil et de se libérer du souvenir de la défunte. Franck annonce qu’il quitte Bruges : Paul décide de l’accompagner.

Rodenbach / Korngold



Des climats urbains de Rodenbach à l’onirisme postwagénrien et straussien de Korngold… Dans son roman Bruges la morte (1892) Georges Rodenbach (1855-1898) cultive le croisement onirique des eaux fantastiques et symbolistes. L’écrivain est un proche d’Emile Verhaeren et organise en Belgique une tournée de Villiers de l’Isle Adam puis de Stéphane Mallarmé. Shopenhauerien comme Wagner, Rodenbach soigne en particulier les climats dépressifs et les paysages brumeux. Rodenbach se rapproche de l’anarchiste Octave Mirbeau qui a fait découvrir Maeterlinck. Pour exprimer les humeurs suicidaires de son héros, Paul, jeune veuf, frappé par l’absence insupportable de son épouse Marie, Rodenbach relie les pensées du jeune homme aux couleurs changeantes de la ville de Bruges … l’espace urbain devient protagoniste, comme détenteur et gardien d’un secret intime : ainsi paraît « la Ville comme un personnage essentiel, associé aux états d’âme, qui conseille, dissuade, détermine à agir », « Ainsi, dans la réalité, cette Bruges, qu’il nous a plu d’élire, apparaît presque humaine… ». Inspiré par le climat vénéneux, érotique et lugubre de Rodenbach, Korngold aidé de son père se montre à la hauteur de la mise en musique du sujet symboliste. Le miroitement de l’orchestre, l’invention et la séduction mélodiques, la construction et la dramaturgie de la musique, la place accordée d’un bout à l’autre au mystère, à

l’illusion trompeuse et délirante, toute l’action n’est qu’un songe et un cauchemar sorte d’exutoire et traversée crépusculaire grâce auxquels Paul réalise son veuvage : au terme de l’opéra, il est sauvé de lui-même, prêt à vivre une nouvelle vie.

L’action en 3 tableaux

Tableau 1 : la rencontre avec Marietta. Paul jeune veuf vit dans le souvenir de Marie dont il conserve une mèche de cheveu. Paraît une jeune femme récemment rencontrée, Marietta, comédienne qui lui rappelle étrangement sa défunte épouse : Paul tente de l’embrasser mais Marietta lui échappe, prétextant le spectacle dans lequel elle joue.

Tableau 2 : Parodie de résurrection. Devant la maison de Marietta, Paul rencontre son ami Franck et lui dérobe de force la clé de la chambre de la jeune femme. Celle ci paraît avec ses partenaires comédiens : tous singent l’opéra de Robert le diable de Meyerbeer, la scène de résurrection des religieuses. Paul est outré mais Marietta défie le souvenir de Marie.

Tableau 3 : Paul a passé la nuit avec Marietta : elle se moque de la procession de la Saint-Sang, ce qui choque la foi de Paul. Marietta ayant jouant avec les mèches de cheveux de Marie est agressée par le jeune homme qui l’étouffe en l’étranglant. Au comble de l’effroi, Paul se rend compte qu’il délire et que tout était cauchemar. Marietta frappe à la porte pour récupérer le bouquet qu’elle avait oublié chez Paul. Ce dernier décide de suivre Franck hors de Bruges.

Johann Strauss II : Le Beau Danube bleu (1866)



Les 1er, 4 janvier 2015. Johann Strauss II : Le Beau Danube Bleu (1866). L'histoire de la partition du Beau Danube bleu relève du roman… Danube impétueux. Le fleuve à l'époque où le jeune Strauss vit à Vienne, n'est pas encore régulé : ses crues font déplacer les habitants de Leopoldstadt (actuel 2 ème ardt de Vienne), et lors d'un débordement inédit, le grand père de Johann fut emporté. L'œuvre pourrait bien rendre hommage à son ancêtre. La partition s'inscrit aussi dans un période belliqueuse. En pleine humiliation autrichienne, face à la suprématie prussienne menée par l'indomptable et irrésistible Bismark, Johann Strauss fils compose la première version de sa valse chantée : le beau Danube bleu en février 1867. C'est une commande de la Société chorale masculine, soucieuse de réconforter le bon peuple de Vienne : hélas, le concert est une fiasco retentissant et Johann II remise sa partition pour ne plus y penser !

Le Danuble, un triomphe parisien



La France de Napoléon III se rapproche alors de l'Autriche affaiblie : Pauline de Maetternich, épouse de l'Ambassadeur d'Autriche à Paris, intime de l'Impératrice Eugénie, invite Johann Strauss à Paris : le compositeur devient l'élément central du rapprochement Paris-Vienne : le 28 mai 1867, en pleine Exposition Universelle, le compositeur autrichien joue ses compositions et suscite un vaste engouement populaire : il réécrit alors Le beau Danuble bleu mais uniquement pour l'orchestre. C'est un triomphe parisien sans précédent et l'auteur est nommé à paris, roi de la valse. L'œuvre est d'abord un triomphe parisien pour lequel Johann II gagne ses galons de popstar, tout en incarnant la réussite de l'alliance franco-autrichienne contre la Prusse.

Le Beau Danube Bleu connaît une seconde reconnaissance phénoménale à Boston où la partition est jouée par 20 000 instrumentistes et 100 chefs sous la conduite du compositeur autrichien auquel on avait indiqué le début du concert par un coup de canon. A partir de cette passion mondiale pour la valse viennoise, le clan Strauss développe une industrie familiale qui emploie outre Johann II, ses deux frères : Josef – le plus doué : autiste et dépressif mais d'un raffinement que Johann son ainé trouvait supérieur au sien-; et le cadet Eddy ou Edouard, lui aussi commis à la direction qui rechignait toujours car il se voyait plutôt ingénieur comme Josef ; Edouard en un acte inimaginable et de revanche,

brûlera toutes les partitions de la société Strauss !! Johann II devra ensuite réécrire de mémoire la partition du Beau Danube Bleu…
La saga de la dynastie est loin d'être un long fleuve tranquille : Johann II n'eut guère de rapport paisible avec son père ; après que ce dernier abandonne le foyer, c'est sa mère qui l'élève seule, favorisant ses dons de violoniste et de compositeur.
Le beau Danube bleu est une partition parmi les plus raffinées de Strauss : elle est construite simplement faisant succéder à une superbe ouverture, une partie centrale qui met en avant les bois puis un final spectaculaire. Brahms (comme Wagner) qui y reconnaissait la maîtrise de l'orchestration (en particulier favorisant ses instruments de prédilection : cors et violoncelles) admire Johann II. Le compositeur incarne jusqu'à la position géographique de Vienne : enclave très à l'Est entre l'Allemagne et l'italie. Son écriture mêle profonde mélancolique slave, technicité germanique, suavité italienne.



Le Danube (2875 km) est le second fleuve d'Europe (après la Volga qui coule en Russie) : puisant ses sources en Allemagne méridionale (Forêt noire) et en Suisse, il traverse l'Autriche, sépare la Slovaquie de la Hongrie, et la Croatie de la Serbie, enfin la Roumanie de la Bulgarie et de l'Ukraine, puis remonte à l'est de la Roumanie où il se jette dans la Mer noire.

France 2 : Concert du Nouvel An à Vienne, le 1er janvier 2015 dès 11h. En direct du Musikverein de Vienne. Philharmonique de Vienne. Zubin Mehta, direction.

France Musique, dimanche 4 janvier 2015, 20h30. La tribune des critiques de disques. Pour nous rien ne saurait égaler l'enchantement et la magique ivresse de Karajan dirigeant le Philharmonique de Vienne.

Livres. Catalogue Rameau et la scène (BnF, Opéra de Paris)



Livres. Catalogue « Rameau et la scène » (BnF). *En complément à l'exposition Rameau qui s'ouvre aujourd'hui au Palais Garnier (galerie de la Bibliothèque-musée de l'Opéra jusqu'au 8 mars 2015), la BnF et l'Opéra national de Paris éditent un catalogue remarquable qui comme l'intitulé et le contenu du parcours muséographique, illustre et explicite » Rameau et la scène « . L'inspiration de Rameau ne s'est jamais mieux révélée que dans sa confrontation à l'espace théâtral, aux exigences du déploiement scénique : l'opéra et les formes diverses qu'il autorise en France ont particulièrement bien inspiré le Dijonais.*

Au début, 3 portraits de Rameau marquent l'esprit : le violioniste sans archet avec son pourpoint rouge d'après Aved ; l'extraordinaire buste en terre cuite de Caffieri de 1760 (la finesse et la vivacité des traits distinguent ici le modèle ; ils en distinguent l'intelligence de la figure) ;

enfin le compositeur travaillant plume à la main et perruque et costume mondain, aux traits étonnamment plus épais et ronds d'après Van Loo, vers 1770). Cette diversité de figuration renseigne sur la prodigalité et la générosité d'un compositeur pluriel, aux multiples talents…

catalogue de l'exposition « Rameau et la scène »

Rameau : le génie retrouvé



Enfin il y a l'extraordinaire portrait de profil composant face au clavecin fermé, une admirable aquarelle gouache de Carmontelle où Rameau paraît comme « voltairisé » : homme des lumières qui effectivement collabora avec Voltaire (livrets de Samson, Le Temple de la gloire, La Princesse de Navarre… ces deux dernières œuvres heureusement écoutées à Versailles en octobre et novembre 2014), pure silhouette nerveuse presque maigre mais au sourire lui aussi sagace et astucieux (la flamme et l'activité de l'inspiration ?)… Plus qu'un suiveur du légendaire et fondateur Lully, Rameau n'est pas qu'un harmoniste habile et un encyclopédiste prolifique, c'est un sensuel prodigieux qui sait aussi réformer le genre tragique. Ce sont tous ces paramètres d'un auteur inclassable, audacieux, critique aussi

qui suscitent l'admiration au début du XXè d'un D'Indy ou d'un Debussy pionniers de la redécouverte de Rameau au XXè, et ardents défenseurs d'une célébration nationale de l'art français. Avec Rameau, le pathétique des passions et le merveilleux de la fable dont le fantastique des enfers ou le spectaculaire de la nature s'y mêlent en grâce et en continuité avec les chœurs et la danse particulièrement développées : Rameau est un génie dont la mesure se révèle quand il est confronté à la réalité de la scène. Et pour le XVIIIè, à son époque, les planches concernent concrètement les enjeux et les possibilités du genre lyrique ; les décors, costumes et mises en scène ; le profil et les ressources propres des interprètes sur la scène : chanteurs et danseurs… le catalogue suit cette constellation qui réalise in fine, l'unité et la richesse du théâtre lyrique français des Lumières. Une totalité – avant Wagner -, qui milite par sa profonde cohérence et son exubérance formelle pour le génie de Rameau.

Au registre des interprètes, on y comprend pourquoi le choc suscité par les tragédies et les ballets de Rameau eurent tant de succès à leur époque : le génie musicien a pu bénéficié d'interprètes virtuoses qui ont incarné un âge d'or des arts du spectacles en France, qu'ils soient chanteurs (Marie Pélissier, la haute-contre légendaire Jélyotte, Marie Fel…) ou danseuses (Marie Sallé, La Camargo…). Au pinacle des interprètes ramélliens, Pierre de Jélyotte, devient le ténor favori de Rameau à partir de Dardanus en 1739. C'est lui qui lui permet de réaliser tous ces défis inimaginables avant lui, dont évidemment le personnage délirant de la nymphe des Marais Platée (1745). Le ténor magnifiqueparaît en plusieurs occasions : en Dardanus évidemment (couverture de l'ouvrage, encre et aquarelle de Boquet, pour la reprise à Fontainebleau en 1763), en Pygmalion du même Boquet (1748 : superbe crayon rehaussé dont la ligne vive et le pinceau vaporeux semble dialoguer avec le feu sensuel et éclatant de la musique du sujet)…

En complément aux trois articles majeurs de l'ouvrage, un « catalogue » des œuvres présente 7 ouvrages parmi les plus significatifs du génie de Rameau, frappant par leur justesse expressive ou leur originalité formelle (chaque ouvrage est présenté sous la forme d'un mini dossier récapitulant date et production de la création, auxquels se joignent les archives visuelles des reprises connues) : Hippolyte et Aricie, Les Indes Galantes, Castor et Pollux, Dardanus, Platée, Abaris ou les Boréades, sans omettre sous la forme d'un dernier article, Acante et Zéphise, Zoroastre, La Princesse de Navarre (richement illustrée par Cochin) et surtout les trop écartés ou passés sous silence opéras comiques développés à la Foire (de L'Endriague de 1723 au Procureur dupe de 1758…) : Rameau fut certes un flamboyant tragique, il reste tout au long de sa vie un fieffé comique, délirant, plus bouffon et poète que les Italiens (voyez son inclassable Platée, préfiguration dès le XVIIIè de la comédie musicale…), un créateur d'un juvénilité intacte, jusqu'àsa mort en 1764. Aucun doute, le génie raméllien demeure bouleversant par sa complexité enivrante, les enjeux qu'il fait naître quand il est confronté aux impératifs de la scène. Pour les 250 ans de sa mort, Rameau méritait indiscutablement cette exposition : le catalogue qui l'accompagne restera un outil précieux pour en comprendre sens et valeur, profondeur et démesure.

Soulignons particulièrement la beauté des illustrations réunis (dont les planches de Cochin entre autres) et l'intérêt de deux articles : les propos recueillis de Jean-Marie Villégier sur le théâtre chez Rameau ; l'esthétique de l'opéra du XVIIIè au XXIème … (par Mathias Auclair).

Rameau et la scène, par Mathias Auclair et E. Giuliani, co édition BnF, Opéra de Paris. 216 pages. 39 €. Parution : décembre 2014. Catalogue de l'exposition : » Rameau et la

scène « . Paris, Palais Garnier, Bibliothèque-Musée, jusqu'au 8 mars 2015. LIRE aussi notre présentation de l'exposition Rameau et la scène au Palais Garnier à Paris

---

Nouvelle Chauve Souris à Tours



Tours, Opéra. La Chauve Souris : 27>31 décembre 2014. Johann Strauss fils, roi de la valse à Vienne, est aussi un génie de l'opérette. Pour preuve le raffinement délirant jamais démenti de son joyau lyrique, **La Chauve Souris…** Elle avance masquée, reste insaisissable et symbolise la folie raffinée d'une nuit d'effervescence absolue offrant aux chanteurs des rôles déjantés travestis, à l'orchestre grâce à l'inspiration superlative de Johann Strauss fils, une texture instrumentale ciselée, qui incarne depuis la création de l'oeuvre en 1874, le sommet de la culture viennoise associant valses envoûtantes hypnotiques et dramaturgie cocasse, drolatique, délirante. Ainsi à l'époque où Paris découvre les impressionnistes (exposition au salon de 1874), Vienne s'abandonne dans l'ivresse d'une musique flamboyante et d'un théâtre déjanté qui peut aussi se comprendre comme le miroir de sa propose vanité, comme une satire mordante autant qu'élégante de la société puritaine, hypocrite, hiérarchisée. C'est une

parodie satire d'après le théâtre de boulevard parisien où perce aussi la guerre des sexes. D'astucieuses jeunes femmes, la bonne (Adèle), l'épouse (Rosalinde) entendent se venger d'un époux/patron libidineux infidèle (Eisenstein)…



Les choeurs virtuoses, la magie mélodique et le raffinement de l'orchestration qui synthétise le meilleur Strauss, sans omettre la délicatesse de l'intrigue qui revisite les standards des comédies de boulevards mais sur un mode léger et infiniment subtil comme les grands airs isolés (celui de la comtesse hongroise chantant dans Heimat un grand solo nostalgique d'une irrésistible sensibilité pendant la fête chez Orlofski au II)…. sont autant de qualités complémentaires d'un spectacle d'une profondeur poétique rare et d'une expressivité palpitante pour peu que le chef et les chanteurs réunis dont la fameuse invitée surprise (gala dans l'opéra) aient à coeur d'en ciseler toutes les facettes, hors de la caricature.
Souhaitons que la nouvelle production de l'Opéra de Tours réunisse l'une ou l'autre et probablement les deux car le souci du chef, l'engagement des musiciens du Symphonique maison comme souvent la cohérence du plateau vocal réalisent d'indiscutables réussites à Tours.

Johann Strauss II
Die fledermaus, La Chauve Souris
Opérette viennoise en 3 actes, livret de Richard Genée
Création à Vienne, Theater an der Wien, le 5 avril 1874
Edition Bärenreiter (édition critique) – Chantée en Allemand,



dialogues en français, surtitré en français

Tarifs : série E (de 7€ à 65€) le 31/12/2014 : série E+ (de 7€ à 70€)
Réservations : 02 47 60 20 20 / www.operadetours.fr

4 représentations à Tours :

Samedi 27 décembre, 20h
Dimanche 28 décembre, 15h
Mardi 30 décembre, 20h
Mercredi 31 décembre, 20h

Orchestre Symphonique Région Centre – Tours
Chœurs de l'Opéra de Tours
(Direction : Emmanuel Trenque)

Nouvelle co-production Opéra de Tours, Opéra de Reims, Art musical et Opéra Théâtre Grand Avignon

Avec le soutien exceptionnel de l'Association des Amis du Centre Lyrique de Tours, à l'occasion de ses soixante ans

Direction : **Jean-Yves Ossonce**
Mise en scène : **Jacques Duparc**
Décors Christophe Vallaux et Art musical Costumes, accessoires : Art musical Lumières : Marc Delamézière

Rosalinde : Mireille Delunsch
Adele : Vannina Santoni
Prince Orlofsky : Aude Extremo
Gabriel von Eisenstein : Didier Henry
Dr Falke : Michal Partyka*
Franck : Frédéric Goncalves*
Frosch : Jacques Duparc
Alfred : Eric Huchet
Dr Blind : Jacques Lemaire

* *Débuts à l'Opéra de Tours*

Conférence des Amis du Centre Lyrique de Tours
Conférence ACLT
Samedi 13 décembre, 14h30
Salle Jean Vilar, Grand Théâtre de Tours Intervenant : Didier Roumilhac

Argument – synopsis

Tout commence quelques mois auparavant, quand, un matin de bringue, revenant tous deux d'un bal masqué, le rentier Gabriel von Eisenstein contraignit son ami Dr Falke, notaire, à traverser la ville, revêtu d'un déguisement de Chauve-souris. Le Dr Falke tout feignant d'en rire, jure de se venger….

Acte I : à Pontoise chez Gabriel von Eisenstein

Une altercation avec un garde-champêtre a valu à Gabriel von Eisenstein huit jours de prison. Il décide d'oublier son chagrin dans le fumet d'un bon dîner avec sa femme Rosalinde. Son ami, Dr Falke, lui rend visite et lui propose de passer cette dernière soirée en joyeuse compagnie chez le Prince Orlofsky. Gabriel von Eisenstein enthousiaste accepte et après un petit mensonge à son épouse : Rosalinde, part soit disant pour « la prison » !

Rosalinde est bouleversée quand tout à coup elle reçoit la visite d'un ami d'enfance, ex et toujours amoureux « transi » , Alfred qui s'invite illico au diner en tentant de séduire celle qu'il aime encore ! Ils sont surpris par Franck, le directeur de la prison qui en fait, vient chercher le prisonnier Eisenstein. Alfred ne voulant pas révéler son identité, doit achever la soirée en prison, sous le nom de Gabriel von Eisenstein.

Rosalinde apprend par la soubrette Adèle que son mari n'est pas parti pour la prison mais pour un bal masqué avec de

jolies filles. Elle décide d'y aller pour confondre son mari : elle se fera passer pour une princesse hongroise.

Acte II : Chez le Prince Orlofsky

Gabriel von Eisenstein sous un faux nom, se retrouve donc à la soirée du Prince Orlofsky avec son ami le Dr Falke. Le Directeur de la prison, Franck, est aussi invité. Sous un faux nom également, il fait la connaissance de Mr Gabriel Von Eisenstein. Arrive la « princesse Hongroise » ! Gabriel Von Eisenstein, fait une cour assidue à la prétendue Comtesse sans se rendre compte qu'il s'agit de sa propre femme ! Rosalinde se fait confier en gage d'amour sa montre, auquel son chevalier servant tient pourtant beaucoup. Elle confondra son époux en lui montrant l'objet ainsi « offert ».

Acte III : A la prison de Pontoise, à l'aube

Le lendemain à l'aube, Franck revient à sa prison, encore gris du champagne de la veille. Gabriel von Eisenstein arrive lui aussi à la prison pour faire ses « 8 jours » au grand ébahissement de Franck qui lui déclare que le « vrai » Gabriel von Eisenstein est enfermé depuis la veille. Eisenstein très intrigué se fait passer pour son avocat et interroge Alfred dans sa cellule ; sa femme Rosalinde, munie de la montre, arrive à son tour avec Dr Falke. Von Eisenstein est confondu et ne peut que s'excuser auprès de Rosalinde. Le Dr Falke avoue être l'auteur de cette machination en représailles de Gabriel von Eisenstein qui se souvient alors de cette fameuse blague du déguisement de « Chauve Souris » ! Honteux et confus Gabriel ne sera pas le dernier à en rire.

en LIRE + : **présentation complète de la nouvelle production de La Chauve Souris à l'Opéra de Tours**

Nathalie Stutzmann chante les lieder de Schubert



Paris, TCE. Lieder de Schubert, OCP, Nathalie Stutzmann. Mardi 13 janvier 2015, 20h. Au moment de fêter les 20 ans de sa collaboration avec la pianiste Inger Södergren dans l'interprétation des lieder de Schubert (le coffret de 3 cd réunissant les cycles Wintereise, Die Schöne Müllerin, Schwanengesang est édité en décembre par Erato), la contralto **Nathalie Stutzmann propose un récital Schubert dédié aux lieder** mais dans une parure orchestrale, celle élaborée par Anton Webern et dont les défis instrumentaux sont relevés ce soir par **l'Orchestre de chambre de Paris** sous la direction de son chef principal **Thomas Zehetmair**. Nathalie Stutzmann est aussi artiste associée de l'Orchestre : une chance pour elle car étant aussi chef (avec son propre orchestre sur instruments d'époque), la cantatrice connaît de l'intérieur chaque inflexion expressive de chacun des lieder choisis. Pour preuve, soucieuse de la profondeur poétique comme des images porté par le texte, Nathalie Stutzmann peut partager son expérience schubertienne avec les instrumentistes et leur chef. Même comme ce soir invitée en tant que chanteuse, le tempérament charismatique de l'interprète, ses affinités naturelles avec la sehnsucht Schubertienne (nostalgie, langueur… l'équivalent germanique du

spleen romantique français) enrichissent considérablement la propre vision des musiciens de l'Orchestre de chambre de Paris pour la réalisation de ce programme à ne manquer sous aucun prétexte. **VOIR** notre entretien vidéo avec Nathalie Stutzmann à propos du récital Schubert : lieder avec orchestre mardi 13 janvier 2015, 20h, Paris, TCE, Théâtre des Champs EIlysées.

Nathalie Stutzmann chante les lieder de Franz Schubert avec l'Orchestre de chambre de Paris (Thomas Zehetmair, direction), le mardi 13 janvier 2014, 20h



Programme

W. A. Mozart : *Adagio et Fugue en ut mineur, K 546, pour cordes*

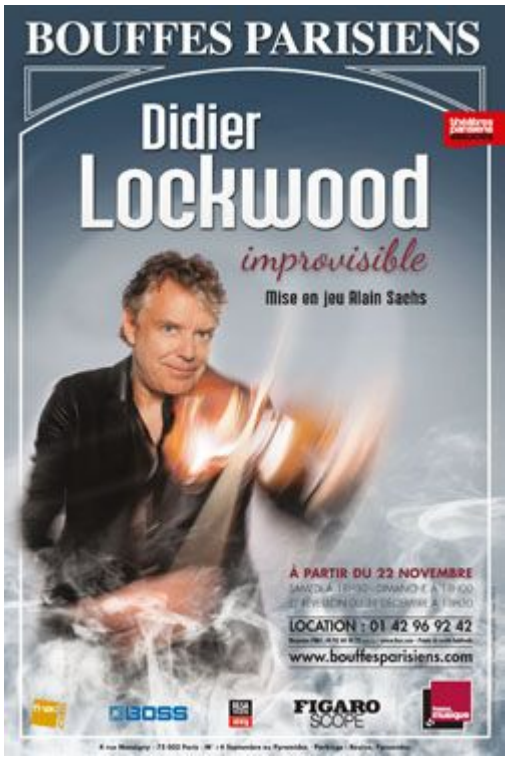
Schubert : *Lieder*, extraits de *Rosamunde, Voyage d'hiver, Le Chant du Cygne, La Belle Meunière*, orchestrés par Webern, Offenbach, etc.
Symphonie n° 9 en ut majeur « La Grande »

Didier Lockwood, le violoniste » improvisible «

Paris, Bouffes Parisiens. Le violon «improvisible» de Didier Lockwood, jusqu'au 10 janvier 2015. Violoniste de jazz et compositeur, Didier Lockwood aime se mettre en difficulté, être au bord du précipice et chaque soir de spectacle réussir le pari fou de l'improvisation sur des textes collectés au moment du spectacle. Avec la musique, le violoniste erre, cherche, expérimente, se perd… pour mieux se retrouver et nous emmener avec lui. Au public de participer à la fabrique musicale en tirant au sort pendant la soirée les thèmes du programme. A l'instrumentiste improvisateur de réaliser ensuite, le lien entre les textes et les témoignages, les sujets et les séquences : à Didier de raconter une histoire… nouvelle chaque soir. C'est un one man show d'une liberté magicienne où le risque croise la poésie et la générosité, l'intelligence de l'instant. **Pour ses 40 ans de carrière, Didier Lockwood met en scène ses dons d'improvisateur hors pair**. Jusqu'au 10 janvier, ce jongleur funambule présente un spectacle original et fascinant, chaque samedi (18h30) et dimanche (18h) au théâtre des Bouffes Parisiens (durée du spectacle : 1h40mn).



Didier Lockwood, le jongleur improvisateur



DIDIER LOCKWOOD, biographie. Né à Calais en 1956, Didier Lockwood grandit au sein d'une famille d'artistes. Il entre au Conservatoire à l'âge de 6 ans. A 13 ans il intègre l'Orchestre lyrique du Théâtre municipal de Calais et remporte trois ans plus tard le Premier prix de violon du Conservatoire National de Calais ainsi que le Premier Prix national de musique contemporaine de la SACEM.
Admirateur de musique classique, il se passionne également pour la musique improvisée et le jazz. Il fait ses débuts avec le groupe Magma à l'âge de 17 ans aux côtés du percussionniste Christian Vander. Puis remarqué par Stéphane Grappelli, il se voit propulsé sur la scène internationale du jazz. En 1994, il réalise son premier album américain New-York Rendez-vous et compose en 1996 son premier concerto en trois mouvements pour violon électro-accoustique et orchestre symphonique intitulé Les Mouettes. En 2000, il publie Tribute to Stéphane Grappelli pour lequel il reçoit de nombreuses distinctions : Diapason d'Or, Choc Jazzman, Sélection Fip. Il crée en 2001 le Centre des Musiques Didier Lockwood, son école d'improvisation à Dammarie-lès-Lys. L'année 2013/2014 correspond au quarantième anniversaire de sa carrière, qu'il célèbre accompagné d'amis de longue date à travers de nombreux concerts en tournée.

Didier Lockwood : Improvisible, spectacle musical et théâtral conçu par Didier Lockwood et mis en scène par Alain Sachs jusqu'au 10 janvier 2015 aux Bouffes Parisiens à Paris.
Réveillon (**mercredi 31 décembre 2014 à 18h30** avec en invitée surprise la soprano **Patricia Petibon**).

Informations
Réservations

Zubin Mehta dirige le Concert du Nouvel An 2015



VIENNE, Concert du Nouvel An. 1er janvier 2015, 11h15. Zubin Mehta dirige le Phil. de Vienne. Le Concert du nouvel an à Vienne joué par l'Orchestre philharmonique de Vienne est un événement qui a lieu traditionnellement chaque année le matin du 1er janvier dans la Goldener Saal (Salle dorée) du Musikverein. Le programme musical met à l'honneur les joyaux orchestraux de la famille Strauss : le père Johann, son fils surtout Johann II – exceptionnel génie qui était le premier rival de son père avec lequel il entretint une mésalliance tenace; ses frères Edouard et Josef, très doués eux aussi. Tous incarnent l'élégance, le raffinement artistique de la Vienne impériale, celle de François Joseph quand Johann Strauss II était nommé à juste titre « Empereur de la Valse ». Aux Valses, Polkas, Galops,

marches… l’Orchestre philharmonique de Vienne ajoute aussi les ouvertures des opérettes dont le sommet inégalé à ce jour : l’ouverture de La Chauve Souris de Johann II.



Le maestro indien Zubin Mehta (77 ans) dirige la nouvelle édition du Concert du Nouvel An 2015. Après 1990, 1995, 1998 et 2007, c’est sa cinquième participation à l’événement. Avec Willi Boskovsky, Clemens Krauss, Lorin Maazel, il fait partie du cercle des chefs qui comptent le plus grand nombre d’invitations à l’événement, il est d’ailleurs membre honoraire de l’Orchestre : très médiatisé, le Concert du Nouvel An à Vienne est un exercice de haute voltige, qui expose tout maestro choisi. Pour les instrumentistes viennois, Zubin Mehta doit son charisme à un humanisme puissant qui exalte et fédère.

Programme du Concert du Nouvel An 2015
En direct du Musikverein de Vienne, sur **France 2** et **France Musique**

1ère PARTIE à 11h15
Franz von Suppé, ouverture Ein morgen, ein Mittag, ein Abend in Wein
Johann Strauss Jr, Märchen aus dem Orient. Valse, op.444
Joseph Strauss, Wiener Leben. Polka française, op. 218
Eduard Strauss, Wo man lacht und lebt. Polka rapide, op.108
Joseph Strauss, Dorfchawalben, aus Osterreich. Valse, op.164
Johann Strauss Jr, Vom Domaustrande. Polka Rapide, op.35

2ème PARTIE à 12h15

Johann Strauss Jr, Perpetuum mobile. Musikalischer Scherz, op.257
Accelarationen. Valse op. 234
Elektro-magnetische Polka, op.110
Eduard Strauss, Mit dampf, Polka rapide, op.70
Johann Strauss Jr, An der Elbe. Valse op.477
Hans Christian Lumbye, Champagner-Galopp, op.14
Johann Strauss Jr, Studenten-Polka. Polka française, op.263
Johann Strauss sen., Freiheits-Marsch, op 226
Johann Strauss Jr, Annen-Polka, op.117
Wein, Weib un Gesang Valse, op.333
Eduard Strauss, Mit Chic. Polka rapide, op.221



ZUBIN MEHTA,***biographie***. Né à Bombay en 1936, Zubin Mehta poursuit son éducation musicale à Vienne. De 1954 à 1957, il étudie la direction d'orchestre auprès du « fabricant de chefs d'orchestre », Hans Swarowsky, professeur à l'Académie de musique. Après ses débuts aux États-Unis en 1960, il est nommé directeur musical de l'Orchestre philharmonique de Los Angeles en 1962, alors qu'il est âgé d'à peine 26 ans. Puis le New York Philharmonic lui offre le poste de directeur musical, qu'il occupe dès 1978 (42 ans), succédant à Pierre Boulez. Il y reste jusqu'en 1991,

soit pendant 13 années, – un record. En 1998, Zubin Mehta prend la direction musicale de l'Opéra d'État de Bavière, où il reste jusqu'en 2006.

Approfondir

Decca *vient de publier en décembre 2014, un sublime coffret de 64 cd retraçant une partie de l'histoire discographique du Philharmonique de Vienne : ses grands chefs, ses compositeurs favoris dont évidemment l'emblématique Johann Strauss II, mais aussi les 4 « B » de l'école romantique viennoise : Beethoven, Brahms, Bruckner… (c'est qu'ici, le Philharmonique de Vienne est plus idoine et mieux expressif par son élégance racée que le Philhamronique de Berlin… à chacun son goût)…*



CD, coffret. Wiener Philharmoniker : The Orchestral Edition (64 cd DECCA). Depuis 1842, **l'Orchestre Philharmonique de Vienne, le Wiener Philharmoniker,** créé par **Otto Nicolai**, incarne le rêve de tout orchestre : la phalange, véritable mythe musical, enchante le monde par ses qualités interprétatives et surtout une sonorité fluide, voluptueuse, coulante, magistralement onctueuse qui ne cesse de convaincre : chaque Concert du Nouvel retransmis sur toutes les chaînes du monde renouvelle le miracle attendu : on y décèle l'éloquence oxygénée de ses cordes flexibles, la puissance ronde et chaude de ses cuivres (les cors en particulier), la clarté individuelle de son harmonie (bois)… et l'on se dit à chaque concert, voici indiscutablement le meilleur orchestre

au monde. Et pourtant depuis l'essor des orchestres sur instruments d'époque, notre perception a changé : timbres petits, délicats caractérisés contre puissance et cohérence lisse voire creuse. Or parmi les phalanges sur instruments modernes, le Wiener Philharmoniker se distingue toujours par son éloquence suprême, majestueuse et raffinée, une élégance superlative (la respiration des cordes, ce matelas sonore transparent et ductile qui s'accorde idéalement à tous les solistes qu'ils soient chanteurs ou instrumentistes…- qui fait le plus souvent les plus grandes expériences au concert comme à l' opéra… Voilà pourquoi l'Orchestre outre ses compétences symphoniques, excelle dans le ballet et donc le programme de musique légère infiniment élégante et subtile qui caractérise essentiellement les valses de Strauss II… Superbement édité, le coffret publié par Decca pour les fêtes de fin d'année ravira tous les passionnés de symphonisme grande classe, dont les années d'enregistrements couvrent au final une période riche en manières personnelles, celles des grands chefs du XXème siècle , des années 1950 aux années 1980: c'est donc une mine, une somme passionnante qui constitue aujourd'hui la mémoire vive de l'orchestre viennois. Evidemment pas de romantique français, ni même d'impressionisme debussyste ni ravélien… mais un répertoire "viennois" depuis l'après guerre centré sur Haydn, Mozart (Concertos pour piano, clarinette, Symphoies…), Beethoven, quelques Schubert, Bruckner, surtout Brahms… dont les intégrales s'agissant des B (Beethoven, Bruckner, Brahms, constituent les piliers du répertoire). **LIRE notre critique complète du coffret Wiener Philharmoniker : The Orchestral Edition (64 cd DECCA), paru pour les fêtes de fin d'année 2014**

Le Jeune Orchestre de l'Abbaye joue Mozart et Schubert



La Rochelle, Saintes. JOA : concert Mozart, Schubert. Les 24,25,26 janvier 2015. Messe du couronnement de Mozart et Symphonie n°4 de Schubert. **Les jeunes musiciens du JOA Jeune Orchestre de l'Abbaye de Saintes**, auxquels se joignent solistes et choristes interprètent un superbe programme Mozart et Schubert sous la baguette de Laurence Equilbey ; oeuvres de jeunesse et d'un raffinement juvénile éclatant, ambitieux pour Schubert (19 ans), profond, déchirant pour Mozart (qui compose à 23 ans sa sublime Messe du Couronnement). Les 3 concerts sont l'aboutissement d'un travail (stage préalable) réalisé par les jeunes apprentis musiciens, immergés pendant 10 jours dans la compréhension, l'interprétation, l'approfondissement de chaque partition ; il ne s'agit pas seulement de maîtriser le jeu sur cordes en boyaux (entre autres pour les violonistes, altistes, violoncellistes), il surtout exprimer de la plus claire et simple manière, le sens et le caractère du texte musical. Comme pour chaque session proposée par le JOA, les musiciens apprennent leur futur métier, se perfectionnent en janvier, entre classicisme et romantisme ; leur approche sur instruments anciens, selon les techniques et le style le plus adaptés, indique une expérience particulièrement formatrice dont ils savent partager les fruits avec le public. 3 dates événements. (**LIRE aussi notre compte rendu du dernier concert du JOA à Paris aux Invalides en novembre 2014** : programme Haydn et Beethoven : la 8ème Symphonie sous la direction d'Alessandro Mocia, premier violon

de l’Orchestre des Champs-Elysées).

La Rochelle, La Coursive
Samedi 24 janvier 2015, 20h30

Saintes, Abbatiale
Dimanche 25 janvier 2015, 15h30

La Rochelle, La Coursive
Lundi 26 janvier 2015, 20h30

Wolfgang Amadeus Mozart :
0uverture de La Flûte enchantée
Messe du Couronnement

Franz Schubert :
Symphonie n°4

Rencontre avec Laurence Equilbey, chef d’orchestre
dimanche 25 janvier / Gallia Théâtre – Cinéma Saintes / 11h
entrée libre

Messe du couronnement de Mozart, 1779



La « Messe du Couronnement de Mozart (KV 317) en Ut majeur est écrite par Mozart pour quatre solistes, chœur mixte, 2 hautbois, 2 cors, 3 trombones, timbales, cordes et orgue. A 23 ans, Mozart doit honorer la commande passée par l'archevêque de Salzbourg, l'ignoble Coloredo qui ne mériterait pas d'être cité dans chacune des biographie de Mozart à Salzbourgn tant le jeune compositeur détestait son employeur (qui était aussi celui de son père) et qui prenait soin de lui rappeler son rang inférieur, celui d'un musicien serviteur. On sait avec quel courage et quel tempérament le jeune génie claqua la porte, devenant le premier compositeur libre de l'histoire !



Sur le plan personnel, la période est grave voire dépressive : à Paris où il séjournait avec sa mère, celle ci meurt ; sa liaison avec la belle Aloysia Weber tourne court (il épousera la sœur d'Aloysia, Constance). Janvier 1779, Mozart doit rentrer à Salzbourg : la France ne l'a jamais compris ni apprécié : ses séjours sont tous des échec. Après la Misa brebis (comprenant un superbe solo d'orgue), le jeune Konzertmeister (responsable de la musique religieuse à la Cour de l'archevêque), Mozart compose donc une nouvelle partition sacrée de grande envergure, recueillant ses expériences récentes. la « Krönungsmesse » est datée du 23 mars 1779 : le couronnement est celui de Marie, divinité protectrice et apaisante, ainsi à l'honneur au moment de sa création, pour la Pâques de 1779. Par la suite, l'oeuvre véritable hymne déchirant en l'honneur de Marie, est jouée à nouveau pour le couronnement de Léopold II, Roi de Bohême à Prague, le 6 septembre 1791, en présence de Mozart ; de

François II de Bohême, en 1792, futur François Ier d'Autriche. Mozart prend avec lui le manuscrit à Prague. Haydn toujours très admiratif du style de son cadet, dirige la messe du couronnement pour l'épouse du prince Esterházy, laquelle la connaissait pour l'avoir entendue lors du couronnement de Léopold en 1791.



D'un tendresse affectueuse égale au grand air nostalgique de Rosine, La Comptesse des Noces (qui alors se souvient d'un temps perdu, miraculeux où jeune fille elle croyait encore à l'amour…), l'Agnus Dei, dans la Messe du Couronnement rappelant le « Dove Sono », reste le sommet de la partition sacrée. Tout au long de la Messe, le raffinement de l'orchestration s'apparente à un opéra… sans les costumes et les situations théâtrales. La ferveur,l'intensité, la profondeur et la sincérité de l'écriture de Mozart accomplissent un premier chef d'oeuvre sacré qui montre l'étonnante maturité, l'exceptionnelle sensibilité du jeune compositeur pourtant incompris, et souvent dévalorisé à Salbzourg.